

MARJORIE DIALLO

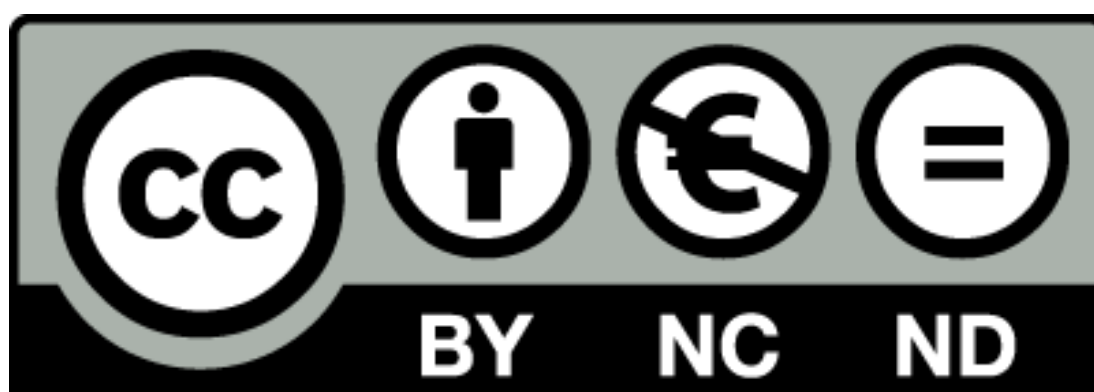
# J'EXISTE

nouvelle

*La Kora*

"TRIBULATIONS"

J'existe



MARJORIE DIALLO

# J'EXISTE

Nouvelle

La Kora

LE PODCAST EN QUÊTE D'HISTOIRES

# TRIBULATIONS

Ce texte a été écrit dans le cadre de l'appel à textes porté par La Kora et la journaliste Clara Losi pour la réalisation d'un podcast sur les nouvelles voix de la littérature ivoirienne.

L'appel à contributions de "Tribulations, le podcast en quête d'histoires" a été relayé notamment par Afrolivresque et l'Observatoire Africain des Professionnels de l'Édition (OAPE).

Qu'ils en soient tous remerciés.

J'errais dans cette ville léthargique, comme à reculons. Mes pieds avançaient machinalement, hésitants. Mais mon esprit était plongé ailleurs, dans le passé. Une remise en question providentielle m'était sortie du lit aux premières lueurs du jour. J'avais simplement noué un pagne autour de mon torse et j'avais quitté ma bicoque, vieil abri qu'habitaient mes démons qui me causaient tant de nuits blanches. Je regardais les autres se presser, me bousculer et me dévisager comme si j'étais de trop dans cette houle humaine qui se déversait sur les trottoirs. J'avais envie, moi aussi, de faire partie de ce fourmillement. Mais à cette heure, je n'étais pas moi-même. Je n'étais que pensées, doutes, émotions. Je déambulais dans cette cité anonyme, la peur au ventre, sans savoir réellement ce que je craignais. Ce que je redoutais de me révéler. On sentait dans l'atmosphère la saison des pluies poindre. Mais j'avais le cœur encore en harmattan. Sec et froid. Embrumé, plein de poussière. J'essayais de me consoler, de me convaincre que la saison des pluies se devait d'être ma saison préférée. Celle de l'attente, du silence qui recèle le secret de la germination. Celle des belles choses qui attendent le bon moment pour apparaître et éclore. Et puis, soudainement, comme une évidence, j'ai été convaincue qu'il fallait s'aimer pour être une femme. Il fallait s'accepter telle que l'on est si l'on ne voulait pas être juste une enveloppe qui s'effrite au fil du temps. Un alliage de fibres qui se détériore, qui ploie sous le poids des reproches mêlés de regrets. On se devait en tant que femme d'être plus qu'un être qui s'enfouit en lui-même enfoncé par les remords, les mots non dits qui s'accumulent et s'enchevêtrent et qui finissent par nous peser. Lourds, si lourds. Bien plus que ces mamelles qui s'affaissent sur la poitrine. Bien plus imposants que les reproches que l'on se fait et qui stigmatisent et marquent l'âme. Cartographient les plaintes sourdes que nous taisons.

J'avais en moi ces peines invisibles qui concurrencent les varices et les vergetures qui marquent ma peau. Il faut s'aimer je me suis dit. Et pourtant le cœur morcelé, la bouche amère, je le disais, je le pensais sans pouvoir réellement le faire.

Comme un mantra une voix chuchotait en moi un discours qui faisait trembler mes jambes, qui me donnait envie de choir au bord de la route. Ou plutôt de disparaître sous cet asphalte mal faite, grevée de nids de poule et de dos d'âne anarchiques. Insidieusement elle me convainquait que je n'avais aucune valeur. Effrontée, soufflait-elle. Et je repris à haute voix, cette mélodie destructrice qui chantait en moi. Parce que je suis une femme insoumise, pas un sou sur moi un homme ne mise. Pas de dot pour les sottises. Les hommes veulent celles qui savent se mettre à genoux, les regarder comme des Dieux. Je secouais la tête. Bref instant de lucidité. Je savais que mon moi avait soif d'un nous tandis que ces hommes-là, ne voulaient qu'un je. Qu'on joue leur jeu. A l'unisson mes songes se liguèrent contre cette adoration amoureuse blasphématoire. Je savais déjà que jamais je ne pourrai me rabaisser, n'en déplaise à ces mâles dont l'*ego* était figé dans un appendice ostentatoire.

Développe-sexe. Cristaux de menthe. Imprimés sur une affiche accrochée à un feu tricolore, ces mots me faisaient comprendre que le hasard me rappelait que l'amour se mesurait actuellement à l'échelle de la libido et se concrétisait par la capacité de pondre, dans le mariage, quelques enfants. Un mariage sur deux plus tard, le divorce sonnait le glas d'engagements trop pressés et irréfléchis.

Egalité et non rivalité, avais-je envie d'écrire. Je voulais reproduire les ratures qui barraient ma vie sur cet écriteau lubrique. Il aurait fallu qu'on puisse vendre aussi facilement des neurones que des aphrodisiaques. Il représentait pour moi le succès des bas instincts sur les sentiments amoureux si rares que désormais le sexe était érigé en quelque chose d'absolu qui guidait les relations hommes-femmes.

Quelque part, je savais que les hommes ont peur que ne s'écroule leur château de sable dont les fondations sont une fable

qui embastille les femmes. J'avais mal pour celles qui préfèrent rester muettes. Moi, j'avais choisi de jouer de la lulette. Et forte de cette conviction, mon pas se ragaillardit. Je ne serai jamais une femme parfaite. Je le savais et pourtant, l'affirmer ne me donnait pas plus d'aplomb. Je marchais, seule, pendant que mon utérus s'asséchait et que mes ovules déprimaient. Je recherchais l'amour, le mien. Un amour platonique et spirituel. Mais là, baignant dans ma veste pleine de sueur, mon âme crevait et ne savait sur quel pied danser.

J'avançais, mais où allais-je? Je n'en savais rien. Je déambulais dans la ville comme je déambulais dans ma vie. Je n'avais pas de destination précise. Je me sentais aussi évanescence que mes pensées. Je ne suis rien. On me l'avait déjà dit. Je n'ai ni mari, ni enfant. J'ai un cercueil à la place du ventre. Une terre en friche qui accueille les graines avant de les étouffer et de les laisser pourrir. Mais, m'a-t-on dit: quand ça pourrit ça sent. Et quand les choses meurent, je le savais, elles glissent le long des lèvres dans un filet de sang. Je ne suis rien car je ne donne rien. J'aimerai pourtant offrir. M'offrir et me prolonger. Dans une relation, dans un enfant. Loin du tumulte extérieur et du doute. Sans craindre la peur ou la déception. Donner sans avoir à l'esprit de recevoir, car à l'issue, seuls ceux savent donner ont conscience que les bienfaits reçus sont la récompense de dons désintéressés. Et personne n'étant juge, personne ne devrait se prononcer sur le mérite de ceux qui ont su voir dans des attentions spontanées l'expression de leur amour sans arrière-pensées, enfin retourné. N'ai-je jamais rien donné? J'ai aimé, j'ai donné. Et pourtant je n'ai jamais rien reçu. Amertume. Même si nous ne sommes pas parfaits, nous méritons tous cette paix de l'esprit, cette fluidité qu'induisent les choses concrètes et vraies qui n'attendent et ne demandent rien. Tout en s'initiant dans un calme absolu, dans une dévolution presque parfaite dans laquelle nous pouvons nous retrouver et enfin dire que là, nous sommes à notre place.

Moi, je marche et je cherche un chez-moi. Je ne connais pas ma place. Je la cherche. On m'a dit que je n'étais rien. N'y-a-t-il vraiment rien pour moi, pour cette masse adipeuse qui incarnerait ici-bas le néant?

Je me glissais au milieu de la foule et je sentais que je dérangeais. Ce qui n'existe pas, ne peut pas déranger. Au fil des pas donc, je m'affirmais malgré moi. Et un cri s'échappa de ma gorge et sur moi les yeux se posèrent enfin. On me regarde donc j'existe. Narcissisme primaire, irréfléchie. J'attirais l'attention. Je ne suis pas un rien, je suis l'autre et cette autre pose son empreinte dans la mémoire de ceux qui la croisent. J'enlevais alors mes chaussures. Je n'avais pas besoin d'elles pour marcher droit.

Ce jour, je suis une houle indécise. Je suis sac et ressac, mère plombée par le spleen, tannée par le soleil, achevée, l'écume aux lèvres. Je suis un reflux se fracassant sur le récif, une étendue de peines glissant sur une mer d'huile. Les remous font trembler les profondeurs mais la surface reste calme et lisse. Ce jour, je suis apparence. Miroir gris qui réfléchit un ciel de grêle jusqu'à l'horizon. Flots troubles qui se repaissent de l'inconstance.

Je suis sac et ressac. Et quand la marée est basse, je m'assèche et m'évapore. Ma consistance s'atrophie jusqu'à la prochaine montée des eaux, à la faveur d'une pluie diluvienne, présage d'abondance et de fertilité. Manifestation que seul ce qui est en haut pourra tel Moïse, me sauver des eaux. Je butais contre une racine. Elle, ancrée au sol malgré le bitume. Qui a su pénétrer une matière plus rigide et dure qu'elle et qui se tient avec fermeté au sol. J'ai pensé à cette exaspération latente qui me mine plus qu'elle ne m'anime. Et puis je me suis rappelé à quel point j'étais comblée de grâces, satisfaite. A cette fureur de vivre et de relever des défis qui me prend chaque matin. Se déchaîne et m'entraîne à donner le meilleur de moi. Cette fougue qui me propulse au-devant de la scène de ma propre vie, fait de moi sa chose, se joue de moi. Cet entrain, cette joie en surface qui masque tout ce qui est en profondeur, que j'anesthésie par courtoisie.



J'avais je dis. L'odeur des immondices qui débordaient des caniveaux me rappelait la pourriture de ce monde fait d'apparences. De diktats dépourvus de sens que pourtant tous suivaient. Là des préservatifs usagés jonchaient le sol. Faites des enfants on vous dit, mais gare au sida. Ici des mèches emmêlées. Soyez naturelles nous disait-on mais greffez-vous sur la tête des fibres en plastique qui prolongent vos cheveux assouplis par le soufre. Et cet arc-en-ciel de sachets me rappelait la beauté de la pollution. Exhibons nos détritrus. Leur amas nous permet de jouir des bienfaits de la surconsommation. Pauvres ou riches. Nous offrons aux regards les vestiges de nos habitudes vaines qui marqueront des générations. A mes petites enfants je lègue le bonheur de se débarrasser de toutes ces ordures qui comme moi seront enterrées. Mais ce n'est pas parce que nous habitons le sol que nous disparaissions. Les vers et les fourmis pourraient en dire plus que moi. On les méprise tout comme moi. Mais ils sont là. Invisibles. Inoffensifs. Mais ce qui est visible est manifestement plus nuisible. Je défaisais alors mon pagne. Seins nus. Qui suis-je? Je suis celle qui a perdu la tête mais qui pourtant raisonne. Celle que les taxis empoisonnent avec leur nuage de fumée noire quand ils font ronfler leur moteur. Celle qu'on pointe du doigt parce que ses seins sont tombés mais à qui on pensera le soir au dîner. Critiquée ou adulée, encore une fois j'existe et je continue ma progression. Les femmes bedonnantes regardent ce ventre creux. Ce ventre mort alors que le corps dont il fait partie est encore plein de vigueur. Il n'enfantera pas et ne portera pas les stigmates de la grossesse. Mais il aura mal. Il a mal. C'est un ballon crevé qui cherche à prouver son utilité en pissant du sang chaque mois. Un mauvais sang comme le mauvais lait qui s'échappa de mes seins quand l'enfant fut happé par mes entrailles bien avant que l'enfant fut né. Tout en moi semble mauvais. Ce sont eux qui le disent. Ma grande bouche m'a porté préjudice. Aime ton homme et tu seras heureuse. Critique les hommes et tu baguenauderas comme une gueuse. Je suis maudite, mais j'existe. J'enlevais alors mon slip.

Et je le clamaï haut et fort : j'existe. Sans enfant, sans mari. Sans dot et sans valeur.

J'existe, je le répète.

Et au milieu du marché, j'expose ce corps que l'on ignore. Sans vêtement mais revêtu de sa dignité.

*La Kora*

